

Morgan Sturm

The background of the entire page is a black field filled with vibrant, swirling red smoke or ink. The red patterns are fluid and organic, creating a sense of movement and depth. The title text is superimposed on this background.

Borderline Blues

Morgan Sturm

Borderline Blues

© Morgan Sturm, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9818-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci à Bérengère

Qui a ressorti Monsieur Fuego de ses cendres,
Qui m'a substantivement aidé, corrigé, secoué
Et dont le souffle a rallumé les flammes de l'écriture.

MÉDOC 96

À Boris K.

Dimanche 30 juin 1996.

C'est parti.

Boris est à l'arrière avec Louise-sa-copine. Louise-sa-sœur est au volant. Direction Soulac, l'océan, trente kilomètres à travers les vignes, les champs, les chevaux, les vaches, les bois çà et là et les villages écrasés par la chaleur. Boris ouvre une bouteille de pinard. Rien de tel pour se mettre en condition.

À l'arrivée, la frangine – qu'on appelle Lou pour ne pas la confondre avec la copine – gare le bolide et tout le monde se précipite sur la plage. Ça grouille de filles... Louise leur jette un regard inquiet. Toutes des salopes, des connasses prêtes à lui piquer son Boris. Elle le prend par la main histoire de marquer son territoire.

Lou choisit notre Q.G. : « Ici, à côté du parasol bleu ». Une vraie mono. Elle va faire une colo, du reste, elle n'est là que pour quelques jours. Boris balance ses affaires et file se rouler dans l'océan. Il devrait peut-être se méfier : de grosses vagues emportent les nageurs dans des tourbillons d'écume, les mamans et leur marmaille ne s'aventurent pas à plus de dix mètres du rivage. Courant dangereux ? Je plonge à mon tour. Je glisse lentement au creux d'un rouleau. Pas de lézard. C'est bon de se laisser prendre par les flots chaotiques, de foncer dans la masse écumante.

Mais subitement une espèce de lame de fond me tire en arrière comme une plume, je perds pied et me retrouve au milieu des mêmes. Je comprends la prudence maintenant. Et dix secondes après, alors que je me gratte le genou, je lève la tête et un mur de flotte s'écrase sur ma pomme. Une gorgée d'eau... Une rasade par le nez... Ça pique, ça brûle, je suffoque. Une bande d'asphyxiés se redresse en crachant ses poumons, souffle coupé. Mais la mer s'en moque. Une nouvelle vague s'abat sur nous, impitoyable, le courant me fauche les chevilles et me traîne vingt mètres plus loin. J'ai du sel plein les narines, je titube. Un type à côté, défroqué par la mer, remet discrètement son maillot de bain.

Où est Boris ? Je l'aperçois à gauche debout au milieu des flots indomptables, les yeux brillants, dauphin de Poséidon. C'est quelque chose les vagues, les flux et les reflux que rien n'arrête. Et de tenter une vrille. Mais je le vois qui n'arrive pas à se retourner, qui cherche un appui impossible, se fait balloter dans tous les sens et la vrille se transforme en galipette arrière et quand il ressort, il est tout blanc, l'œil vitreux, la bouche grande ouverte. Cette manie qu'il a de se croire

invincible. Je le rejoins et l'accompagne jusqu'au rivage. Je rigole, il n'arrive pas à parler. Les deux Louise ne sont pas contentes. Sa sœur lui reproche d'avoir bu trop vite – la tasse ou le pinard ? « Lâchez-moi ! », ce sont les premiers mots du pauvre chéri qui retourne aussitôt dans la mer.

Et rebelote. Plonger, glisser, se noyer – jusqu'à ce que la soif et la fatigue viennent à bout de l'enthousiasme. De quoi finir à quatre à pattes. Et finalement, au bout d'une heure, lessivés, nous regagnons nos serviettes brûlantes. Pas un nuage. Bonheur incommensurable ! Nous vidons nos gourdes et c'est le coma subtil des naufragés du dimanche, le coma maritime où dansent les sirènes de Soulac dans le ciel bleu d'été.

Plus tard, nous retournons piquer une tête. Une dame en string tout simplement nous suit du regard. Je me la taperais bien mais au moment où je me décide à l'approcher, un gros lard la rejoint. Ricanements. J'entends Louise demander à Boris : « Et celle-là, tu la baiserais si je n'étais pas là ? Tu la baiserais, hein ? ».

Prétexter un footing pour s'isoler.

Une demi-heure après, je reviens au milieu d'un étrange silence. Boris annonce sentencieusement que nous allons au café. Est-ce que je veux venir par hasard ?

Quand il parle de cette manière, il y a quelque chose qui cloche. « Mais non, dit-il, 'y a rien. Elle est jalouse, c'est tout... » Il termine sa clope et nous rattrapons les autres. Louise a l'air angoissé. Lou-la-frangine est pressée de boire un coca. 'Y a du grabuge entre les tourtereaux. Je demanderais bien un complément d'information mais je m'en fous, c'est pas mes oignons, j'ai envie d'aider personne, je veux juste une glace et un journal de foot.

Lundi 01 juillet.

Ma tête repose sur un tronc d'arbre. Il y a du sable et des cailloux sous mon dos. Nous venons d'aligner une dizaine de kilomètres à vélo et maintenant Boris chuchote avec Louise pendant que sa sœur dort à l'ombre.

Quand j'ouvre les yeux, je vois le ciel taché de nuages. Il a plu tantôt mais le soleil a repris sa place. Si je me redresse, la Gironde m'offre le spectacle de son estuaire. À gauche, la montée vers l'Atlantique. À droite, la plongée vers Bordeaux. Au milieu, un bateau de pêche stagnant dans les eaux basses. Le silence règne avec le clapotis des vagues et le frémissement des feuilles.

Brusquement, le scritch d'un briquet suivi d'une voix de femme en colère. Boris allume une clope, Louise râle. « Pourquoi tu n'en veux pas ? Il faut que tu reprennes des forces ! ». Elle parle de son sandwich. « Je me nourris de quelques cigarettes ». Et de proclamer son mépris des conventions culinaires. Pourquoi mangeons-nous à midi ? Qui l'a décidé et comment ? Par quel décret ? De quel droit ? Du coup, elle fait une drôle de tête. On dirait que cette histoire de sandwich lui bouffe la vie, comme si elle ne comprenait pas pourquoi Boris n'en veut pas, comme si quelque chose d'important lui échappait dans ce refus – la profondeur psychologique de son mec. Elle l'aime !

Lui, il la laisse mariner trente secondes, puis se rapproche d'elle en dandinant du cul. Un rien salaud, mon pote. Il lui murmure quelques mots à l'oreille, des mots secrets et ils finissent par se taire. Pourvu que ça dure.

Sur l'autre rive, un groupe de pêcheurs s'installe sous les yeux des mouettes hilares. Le sable chauffe doucement sous le soleil triomphant, le grand soleil, le soleil roi. Et que souffle la brise qui calme nos brûlures.

Mais que se passe-t-il ? Boris lance des cailloux, Louise triture le sable à pleines mains.

— Vraiment, il faudrait que je sois anglaise ou suédoise ou croate ou une fille du sud. 'Y a que les étrangères qui t'intéressent...

Ils ont de ces conversations.

— Mais non, 'y a pas que les étrangères. Je te demande juste ton avis sur la fatalité au Portugal.

— Et mon feu vert pour retourner voir ta commère ! C'est toutes des

commères de toute façon, les Portugaises... Voilà, il faut que je change de nationalité et que j'apprenne à bavarder sur des banalités métaphysiques. Alors j'aurais une chance d'attirer ton attention. Sans blague, depuis qu'on est arrivé, tu ne m'as pas posé une seule question sur moi ! Sur ce que je fais, si je vais bien... Tu me parles sans arrêt des autres et comme par hasard, que des nénettes !

Elle grommelle, se lève, tourne en rond, secoue sa serviette et se plante devant son chéri.

— Dis quelque chose au moins !

— Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je voulais discuter de la fatalité portugaise et tu te mets dans tous tes états.

Je me glisse à côté d'eux.

— Je peux savoir de quoi il s'agit ?

— Il s'agit que j'ai fait allusion à une Portugaise que j'ai croisée dernièrement. Une femme qui m'a parlé du sentiment de fatalité dans la littérature latine.

— Ouais ouais, c'est ça... Je ne suis pas dupe.

Évidemment, mademoiselle n'apprécie pas. Elle s'imagine qu'ils ont baisé en cachette des nuits entières pendant qu'elle mourait d'ennui dans son coin.

Lou intervient :

— Hé tous les deux, vous trouvez que c'est le moment ? Vous n'avez pas un autre sujet ?

— ...

— Parce que je ne sais pas si vous avez remarqué mais il fait beau, c'est les vacances, on peut se promener. Tiens, je vous propose de remonter sur les vélos et de reprendre le chemin. Ça vous chante ?

Paroles de sage. Plutôt partir que de rester là à les écouter s'engueuler. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Portugaise ? Je ne savais pas qu'il connaissait une Portugaise. Et Louise qui s'emballe tout de suite. Quel cinoche.

Elle pousse un énorme soupir, tousse, baisse les yeux et finit par accepter. Boris hausse les épaules. Il s'en fiche, il est déjà sur son vélo, prêt à foutre le camp de ce coin de paradis devenu terre de jalousie et d'incompréhension. Tant

pis pour la Gironde. Nous regagnons le chemin en silence.

Un quart d'heure à rouler au hasard. Louise a l'air de se calmer, Boris chante, Lou grignote une pomme. Moi, je regarde un canal boueux, plus loin à droite. C'est marrant la gadoue, 'paraît que c'est bon pour le corps. On y va ? On saute ?

— Hé Boris, tu te souviens du Zimbabwe ? Quand la Légion nous courait après pour nous mettre en tôle ? Qu'il a fallu s'enfoncer dans la boue jusqu'au cou pour leur échapper.

Parce qu'avec Boris, nous avons été au Zimbabwe bousiller l'arsenal de la Huitième Compagnie. Les soldats s'apprêtaient à briser la résistance des Zoulous. Le gouvernement français tirait les ficelles au nom des multinationales pétrolières. Mais c'était sans compter sur Boris K. et Morgan S., récemment déclarés indésirables dans l'Hexagone pour avoir photographié certains ministres, dont nous taisons le nom pour la sécurité des lecteurs, en train de sniffer la coke de Mitterrand moribond. Détruire les armes de la Huitième Compagnie fut notre vengeance. Nous sommes rentrés en France deux mois plus tard après avoir promené nos poursuivants dans tout le pays. C'était pendant l'hiver 95, chez moi, en écoutant je ne sais plus quel disque de reggae.

Lou m'interrompt : c'est bien gentil de raconter des conneries et de vouloir prendre des bains de boue, seulement de gros nuages s'amoncellent à l'horizon, le vent se lève, ça sent la pluie. Nous ferions mieux de penser au retour. Et de toute manière, elle trouve que mon canal dégage une odeur bizarre, comme de la merde. Pas question d'y foutre les pieds.

Elle a raison, ça pue. Qu'est-ce qui pue comme ça ? 'Vaut peut-être mieux ne pas savoir. J'oublie la gadoue et le Zimbabwe et Lou prend la tête du convoi. Par ici la sortie, plein ouest, l'intérieur des terres, direction la baraque. Louise est visiblement soulagée de rentrer, comme si la voie du retour l'éloignait de la Portugaise. Mais comment est-il possible de faire autant de raffut à partir d'une simple remarque ? Qu'est-ce que c'est que ce raisonnement sur les étrangères ? Elle veut vraiment changer de nationalité ?

— Mais non, répond Boris, elle est pas sérieuse. C'est un délire qu'elle se tape de temps à autre. Te fais pas de bile, tout va bien.

Tout va bien mais un quart d'heure plus tard la bêtise humaine me saisit à la gorge. Un chat écrasé. Un félin en bouillie abandonné comme une loque sur le